Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 4

Artikel: Les causeries du Messager de Belmont
Autor: Passereau, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les causeries du Messager de Belmont.

MARGUERITE PASSEREAU,

et ce que *les cloches de Lausanne* lui disaient. *(Fin).*

— Vous tardez bien de revenir, ma chère et bonne maîtresse, dit Jean à Marguerite, au moment où il ouvrit le clédar qui interceptait le passage ; il prononça ces paroles d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux, et son air semblait présager un de ces orages passagers qui se forment très souvent et quelquefois d'une manière tout-à-fait inopinée dans l'intérieur des familles. L'intimité qui règne entre mari et femme peut les excuser et même les justifier en quelque sorte, ce sont des éclairs rapides qui purifient l'atmosphère du ménage et annoncent un lendemain beaucoup plus beau et plus brillant. Mais, dans les relations entre maîtresse et domestique, ces interruptions de la bonne harmonie sont inadmissibles, et tout-à-fait contraires à la nature des choses et aux usages ordinaires, même de la campagne. Marguerite n'en parut pourtant pas très offensée ; elle semblait même s'attendre à être grondée un peu. Depuis la mort de son mari, Jean avait saisi d'une main vigoureuse les rênes du gouvernement domestique, et son ton d'autorité ne pouvait pas tout à fait déplaire à une bonne ménagère, qui y voyait percer le vif intérêt qu'on prenait à ses affaires, et, comme elle se flattait des tendres sentiments qu'on lui portait, il est assez probable, d'ailleurs, que de petites scènes de jalousie de même nature s'étaient passées entre Marguerite et Jean.

Pour empêcher l'orage d'éclater et pour couper court à des interpellations désagréables, dans lesquelles le notaire de Lausanne aurait certainement joué un certain rôle, Marguerite tendit la main à Jean et lui dit :

— La meilleure volonté ne peut faire que ce qui est possible, j'ai été retenu en ville par des affaires qui vous concernent aussi un peu, et je n'ai pas pu revenir pour le dîner, comme je me l'étais bien proposé. Les bourgeois de Lausanne sont très occupés le jour du marché et surtout la veille d'une fête.

Marguerite avait déjà passé par une bonne école, et instruite par son premier mariage, elle était assez prudente pour ne pas prononcer un nom qui aurait pu chatouiller un peu les oreilles de son brave domestique. Mais celui-ci ne se laissait pas détourner du chemin direct que prenaient ses pensées, et, sans se donner la peine de passer par un long préambule, il lui dit :

— Et votre homme d'affaires, votre confident et factotum, l'aimable notaire, que dit-il de nos projets?

— Le notaire, répondit Marguerite, en cherchant à échapper à une réponse positive, le notaire partage mes sentiments à votre égard, et ma résolution définitive ne dépend plus que d'une seule circonstance qui, je l'espère, vous sera complétement favorable et me permettra de couronner enfin vos désirs.

Marguerite aurait bien voulu communiquer à Jean son intention de consulter les cloches de Lausanne, mais elle en eut presque honte, elle s'en garda bien, car Jean n'aurait certainement pas manqué de se moquer d'elle et de rire à ses dépens. Pour lui faire passer l'image désagréable du notaire, elle ajouta vite :

— Ce ne sont pas uniquement des affaires d'intérêt qui m'ont retenue à Lausanne, mais j'y voulais faire aussi quelques emplettes ; c'est aujourd'hui la foire du printemps, et vous savez, Jean, que je ne vous oublie jamais dans des occasions pareilles ; tenez, continua-t-elle, voici une chaîne de montre en argent, il y a longtemps que vous en souhaitiez une, acceptez donc celle-ci comme une marque de mon affection et de ma satisfaction relativement à vos services.

Jean, qui ne s'était pas attendu à ce riche cadeau et qui se trouvait encore assez jeune et assez naïf pour s'en réjouir véritablement, refoula dans son cœur toutes les paroles piquantes qui se pressaient sur ses lèvres et exprima à Marguerite ses plus vifs remercîments.

— Je suis bien contente, dit-elle, en ajoutant encore à ce cadeau une légère pression de sa main accompagnée d'un regard plein d'affection, je suis contente d'avoir deviné vos désirs, et maintenant laissez-moi, il me tarde d'entrer dans la maison pour changer de souliers, les chemins sont bien mauvais.

Marguerite avait obtenu ce qu'elle désirait, c'est-à-dire qu'elle se voyait débarrassée de Jean, qui la gênait beaucoup dans ce moment, car les cloches de Lausanne allaient commencer leur tintement solennel. En effet, quelques moments après, l'air agité par les ondulations sonores du gros bourdon de la cathédrale de Lausanne et de ses sœurs, moins grandes et moins majestueuses, mais tout aussi harmonieuses, se mit à vibrer et à trembler et présenta bientôt l'image d'une mer doucement bercée par la brise du soir. Marguerite se plaça à la fenêtre de sa chambre à coucher dans laquelle elle venait de rajuster un peu sa toilette, et toute son âme, transformée en oreille, se livra à l'impression profonde que cette belle sonnerie ne manque jamais de produire. Tout-à-coup elle entendit distinctement, ou du moins elle crut distinguer les paroles : *M'entendez-vous? M'entendez-vous?* C'était le gros bourdon qui lui disait cela, mais les petites cloches ajoutaient en même temps : *Prends ton valet, Jean! Prends ton valet, Jean!* Jamais de sa vie les cloches ne lui avaient fait autant de plaisir, pas même au moment où elles l'avaient appelée pour faire bénir son premier mariage à la cathédrale de Lausanne.

Elle se coucha bien tard, sans prolonger pourtant le souper, qu'elle prit en compagnie de Jean et de sa servante ; elle avait besoin de se recueillir. Mais toute la nuit elle ne put fermer l'œil, des rêves de bonheur, entremêlés d'espérances et d'appréhensions, la tenaient éveillée jusqu'au matin. Elle entendit la grosse cloche annoncer le jour, et il lui sembla de nouveau qu'elle lui lui disait : *Maître Jean, maître Jean, pense à toi dans ce moment!* Elle se leva beaucoup plus tard qu'elle n'avait coutume de le faire ; Jean, qui avait pour elle tout l'attachement du premier amour, était tout étonné de ne pas la trouver au déjeûner ; plein d'inquiétude, il demanda à la servante si la maîtresse se trouvait indisposée ; il ne soupçonna pas que, dans ce moment même, dans le cœur de Marguerite, la victoire s'était décidée en sa faveur, et qu'à l'heure du dîner elle lui annoncerait son bonheur.

En effet, cela ne manqua pas d'arriver. Marguerite profita des épanchements d'un long tête-à-tête qu'elle sut se ménager, et mit Jean au comble de ses vœux, en le chargeant de faire les démarches nécessaires à la célébration de leur mariage.

Huit jours après, les bans furent publiés, et après le délai fixé par les lois, le bienheureux Jean changea son humble rôle de valet contre celui de maître souverain du cœur et des destinées de Marguerite.

La belle laitière de Chailly avait cru atteler à son char un doux agneau qui se laisserait facilement guider par sa main ; mais hélas! elle s'était grandement trompée. Jean, transformé en maître et chef de famille, était un tigre jaloux, un lion rugissant, ou si vous aimez mieux, un ours mal léché, bien différent de son premier mari. Marguerite n'eut pas seulement le bonheur de jouir sans trouble de ce qu'on appelle les lunes de miel ; Jean lui fit sentir dans la première quinzaine déjà qu'il entendait gouverner lui-même son ménage et que, pour soutenir ses droits de maître absolu de la ruche, le ciel lui avait fourni des arguments irrésistibles dans ses pattes.

Marguerite s'en plaignit un jour au messager de Belmont, en lui disant que les cloches de Lausanne l'avaient trompée.

— Ce ne sont point les cloches qui vous ont trompée, lui dit-il en souriant, c'est vous qui les avez mal comprises! Consultez-les de rechef, et vous verrez qu'elles vous diront tout autre chose !

Marguerite profita du Jeûne cantonal pour tenter cette nouvelle épreuve, et quelle fut sa stupéfaction, lorsqu'elle entendit distinctement : *Maître Jean, maître Jean, bat sa femme de temps en temps!*

Elle se garda bien d'en souffler mot, et se soumit avec résignation à son sort. Heureusement son mariage fut béni, elle eut des enfants, et Jean récompensa sa soumission par un redoublement de zèle et d'activité. La campagne de Marguerite prospéra à vue d'œil et fut bientôt agrandie par l'achat de quelques autres prairies dont le produit lui permettait de doubler presque son commerce de lait. Les soins que Marguerite était obligée de donner à son ménage et à ses enfants lui firent oublier les rigueurs de son nouveau mariage.

F. N.

Les Musulmans dans la Suisse romande.

(*Suite.*)

En 732, les chrétiens purent espérer un moment